

Moncef KHEMIRI

**Faculté des Lettres, des Arts et des Humanités
Université de la Manouba
TUNISIE**

Frontières et expérience des limites
dans *Les Noyers de l'Altenburg* d'André Malraux¹

De tous les romans d'André Malraux, celui qui pose sans doute avec le plus d'acuité le problème des frontières géopolitiques, qui s'interroge sur les limites de l'action historique et qui plaide pour un humanisme sans frontières, c'est certainement *Les Noyers de l'Altenburg*² qui est sa dernière oeuvre de fiction publiée en 1943.

Texte inclassable, lacunaire, assez marginal dans l'oeuvre romanesque de l'auteur, *Les Noyers de l'Altenburg* a dérouté plus d'un. Bien que présenté comme un roman, ce texte a fait l'objet d'un vaste débat qui n'est pas prêt de se clore. Dans son célèbre ouvrage *Pour une sociologie du roman*, Goldmann en parle dans ces termes : "Livre au premier abord, assez curieux /.../ d'un genre littéraire particulier beaucoup plus proche de l'essai que de la littérature romanesque ou épique"³. Pour Jean Lacouture, il s'agit d'une autobiographie romancée où l'imagination de l'auteur a puisé dans les "histoires de l'autre guerre"⁴, M. Rieuneau le considère comme un "beau poème d'idées"⁵, et Jean Carduner, après avoir mis l'accent sur le "statut ambigu" de ce texte, affirme qu'il est "à la fois roman, mémoires et essai philosophique"⁶.

A cette indétermination générique, s'ajoute une autre difficulté touchant au caractère doublement lacunaire de ce texte. Comme l'a maintes fois affirmé l'auteur, *Les Noyers de l'Altenburg* n'est que la première partie d'un vaste roman intitulé *La Lutte avec l'Ange* dont "la suite a été détruite par la Gestapo" (p.619). De plus, Malraux signale que "ce texte suit celui de l'édition originale après les coupures de la censure suisse". Pourquoi n'avoir pas rétabli les passages censurés dans l'édition suisse de 1943 et récrit la partie perdue ? A cette

¹ Cet article est paru dans la revue *Roman 20-50*. Dossier critique : « *Les Noyers de l'Altenburg* et la Condition humaine d'André Malraux ». Etudes réunies et présentées par Christiane Moatti, n°19, 1995, pp.15-25.

² Pour les passages cités de ce roman, l'édition de référence est : *Les Noyers de l'Altenburg*, Paris, Gallimard, "Bibliothèque de la pléiade", 1995.

³ Lucien Goldmann, *Pour une sociologie du roman*, Gallimard, 1964 p.240.

⁴ Jean Lacouture, *André Malraux, Une vie dans le siècle*, Seuil, 1973, p.271. Voir en particulier la scène de la forme que Walter Langlois tient pour une épisode autobiographique in "Du farfèlu aux antimémoires", *Revue des Lettres Modernes*, n°1, 1972, p. : 102.

⁵ Maurice Rieuneau, "La poésie des idées les romans d'André Malraux, in *l'Information Littéraire*, n°1, 1980, p. : 26.

⁶ Jean Carduner, "Malraux mémorialiste ? Quel roman !" in *André Malraux, Unité de l'oeuvre, unité de l'homme*, colloque de Cerisy - la salle, 1988, La Documentation française, Paris, 1989, p. 220.

interrogation du lecteur Malraux répond : "On ne réécrit guère un roman", laissant entendre que l'oeuvre littéraire est une réponse tant par sa forme que par son contenu, à une interrogation particulière surgie à un moment précis de la vie de son auteur. Le texte incomplet et mutilé publié en 1948 n'aurait, d'après l'auteur, qu'une valeur documentaire : "Il s'adresse à la curiosité des bibliophiles, à ceux qu'intéresse ce qui aurait pu être".

Et pourtant, Malraux qui était opposé depuis 1948, à la publication à grand tirage de son roman, n'a pas hésité à en reprendre de larges extraits dans ses écrits autobiographiques. C'est autour de ces trois épisodes des *Noyers de l'Altenburg* à savoir le colloque de l'Altenburg, la fosse à char et l'attaque de la Vistule que s'organise le mouvement de rétrospection dans *Le Miroir des limbes*⁷. Concernant ce dernier épisode, Malraux écrit : "j'ignore pourquoi l'attaque de la Vistule fait partie du *Miroir des limbes*, je sais qu'elle s'y trouvera" (p.837).

De plus, comme l'a brillamment montré Françoise Dorenlot, l'auteur ne se contente d'insérer tels quels ces différents fragments mais les réécrit, aboutissant à une "quasi-recréation" de ces scènes⁸. Ceci témoigne de l'importance de ce roman incomplet et lacunaire tant dans sa méditation sur l'histoire que dans sa quête des valeurs fondamentales.

En effet, ce qui fait tout l'intérêt des *Noyers de l'Altenburg*, c'est qu'il est le livre de la crise et de l'interrogation. Dans ce "livre dur"⁹, Malraux confronte ses personnages à l'expérience des limites et les met face à l'extrême pour les amener à redécouvrir le sens de la vie ; ce faisant, il soumet ses propres engagements politiques et intellectuels mais aussi l'histoire et la culture occidentales dans leur ensemble à une critique rigoureuse au terme de laquelle il pose comme principe la supériorité de l'humain sur les idéologies qui séparent et les guerres qui meurtrissent. Malraux prend ainsi ses distances vis-à-vis de l'idéal héroïque et révolutionnaire cultivé dans *Les Conquérants*, *La Condition humaine* et *L'Espoir*, marqués tous les trois du sceau de l'histoire, et plaide en faveur des foules anonymes qui, fortes d'une sagesse et d'une fraternité millénaires, savent surmonter les conflits frontaliers et triompher d'une histoire inhumaine.

En pleine guerre et dans la période la plus sombre de l'Occupation, en des "circonstances si propres à conseiller à un combattant la violence et la haine"¹⁰, comme l'écrit Roger Caillois, Malraux refusant le manichéisme ambiant et le pacifisme naïf, donne à ses contemporains une grande leçon de courage et de lucidité en montrant sur le front "la fraternité des ennemis", ce qui est un dépassement de la morale de la "fraternité virile" prônée dans les premiers romans.

Les Noyers de l'Altenburg relate la geste d'une lignée à travers une Europe déchirée par la guerre. Comme ce sont souvent les régions limitrophes qui souffrent le plus des conflits armés opposant les Etats, Malraux a choisi de situer son roman en Alsace qui fut tour à tour

⁷ Voir *Le Miroir des limbes*, « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, 1976.

⁸ Françoise Dorenlot, "Une métamorphose : L'épisode de Bolgako à trente ans d'intervalle", *Mélanges Malraux Miscellany*, volume IX, n°1, Spring, 1977.

⁹ Jean Lescure, « La Lutte avec l'Ange », *Les Lettres françaises clandestines*, Octobre 1943, repris in *Les Critiques de notre temps et Malraux*, Garnier 1970, p.9.

¹⁰ Roger Caillois "la vie est inépuisable", *Circonstancielle*, Gallimard 1946, article écrit en 1944, repris in *Les Critiques de notre temps et Malraux*, Garnier 1970, p. 92.

allemande ou française. Et s'il a donné à ses personnages le nom de famille Berger, c'est parce que ce nom, nous précise-t-il dans les premières pages des *Antimémoires*, est "selon sa prononciation français ou germanique" (p.12). Aussi se trouve-t-il amené pour rester fidèle à l'expérience vécue et répondre aux exigences de la fiction frontalière, à transposer le passé familial de la Flandre vers l'Alsace et à situer ses parents de par et d'autre des frontières franco-allemandes. (P. 11)

Le but de cette transposition est d'établir un parallèle entre le destin du fils servant dans l'armée française et fait prisonnier en 1940 et le destin du père servant dans l'armée allemande pendant la première guerre et assistant à la première attaque au gaz sur le front russe le 11 Juin 1915. Ainsi "/.../ le tracé mouvant de la frontière expose le père et le fils à servir dans des camps opposés"¹¹ comme le dit si bien Roger Caillois. Mais ce qui intéresse davantage le narrateur dans *Les Noyers de l'Altenburg* ce n'est pas l'opposition de ces deux destins mais leur frappante similarité : "A quel point, écrit-il, je retrouve mon père depuis que certains instants de sa vie semblent préfigurer la mienne". (P. 629). L'expérience du fils semble à vingt-cinq ans d'intervalle répéter celle du père. A la mort du père le 12 Juin 1915 correspond l'internement du fils dans le camp de Chartres le 18 juin 1940.

Le narrateur qui est écrivain parvient, à la faveur de sa propre expérience de la guerre et de la captivité, à comprendre enfin le sens de l'interrogation de son père Vincent Berger, brillant professeur de philosophie et homme d'action : "Il n'était pas plus vieux que moi lorsqu'a commencé de s'imposer à lui ce mystère de l'homme qui m'obsède aujourd'hui et qui me fait commencer peut-être à le comprendre". Ce que le narrateur partage essentiellement avec son père, ce sont ces expériences des limites au terme desquelles il découvre "un secret simple et sacré". (p .767), secret que le père a déjà consigné dans ses Mémoires sous le titre de Rencontres avec l'homme. Ce sont les expériences de l'un et de l'autre que vous voudrions analyser en soulignant ce qu'elles ont d'exemplaire.

1 - L'expérience du fils : le camp de Chartres

Elle consiste dans l'expérience de la captivité par laquelle s'ouvre le roman et dans celle du danger sur le front par laquelle il se clôt.

Evoquant l'épisode de la captivité d'André Malraux en 1940, Lacouture écrit : "Le voici sous les tours de la haute cathédrale où le premier soir on couche les captifs, en attendant de les parquer dans un entrepôt de matériaux de construction"¹²(11) Mais dans *Les Noyers de l'Altenburg*, les conditions de détention dans le camp de Chartres, malgré leur cruauté, passent au second plan. Ce qui fascine le narrateur, ce sont les gestes par lesquels les prisonniers tentent de surmonter cette épreuve, de nier "ces barbelés, cette haute palissade de camp romain....." (p. 627). Dans cette assemblée hétéroclite, chaque groupes de soldats, comme pour nier la guerre et la captivité, essaie de retrouver ses habitudes, de recréer au sein du camp le monde atemporel de la quotidienneté séculaire. Au désastre, les hommes opposent les gestes quotidiens comme pour signifier à l'histoire sa contingence et sa précarité. Le prisonnier qui déclare au narrateur : "J'attends que ça s'use" exprime à la fois "la familiarité séculaire avec le malheur et la ruse non moins séculaire de l'homme, sa foi clandestine dans une patience, pourtant gorgée de désastres /.../ (p. 628).

¹¹ *Ibid.*, p. 94.

¹² Jean Lacouture, p.cit., p. 271.

Dans l'épisode de la fosse à char sur lequel s'achève *Les Noyers de l'Altenburg*, le narrateur et ses trois compagnons, après avoir échappé à la mort se retrouvent dans un petit village abandonné où seuls deux vieux paysans sont restés. En interrogeant la vieille femme, ils reçoivent comme une révélation ses paroles : "Quand on est vieux, on n'a plus que d' l'usure". (P.766). Cette réflexion qui reprend celle du soldat du camp de Chartres, bouleverse le narrateur qui prononce alors un violent réquisitoire contre la guerre et contre ceux qui s'y adonnent : "Nous et ceux face, nous ne sommes plus bons qu'à nos mécaniques, à notre courage et à notre lâcheté" (P.765). Il déplore que la guerre ait rompu "le vieil accord de l'homme et de la terre" (P.755), et qu'elle ait substitué à "la terre à moissons, une terre à fosse, une terre à mine". Au terme de ce procès de la guerre qui transforme les champs fertiles en champs de bataille, le narrateur rend un hommage lyrique à la paysannerie, à "la vieille race des hommes" vivant en harmonie avec le cosmos, acharnée à humaniser le monde : "Dans chaque cour de ferme, du bois avait été accumulé pour l'hiver /.../ Partout des carrés de légumes bien ordonnés.... Il n'est rien ici qui ne porte la trace de l'homme" (P.765).

A la faveur de ces deux expériences de la captivité et du combat, le narrateur confronté à la souffrance et à la mort, découvre les limites de l'histoire et fait l'éloge de la vie quotidienne et de l'oeuvre paysanne auxquelles il confère une dimension sacrée. Ne sont-elles pas associées à "monde biblique" (P.765), à "la miraculeuse révélation du jour" et à l'Adoration des Mages" ? (P.766).

2 - L'expérience du père :

Elle est l'expérience la plus riche en enseignements et c'est d'ailleurs à elle que le narrateur consacre la plus grande partie de son récit. Trois micro-récits lui sont réservés : l'aventure touranienne, le retour en France et l'attaque au gaz sur la Vistule.

a - L'aventure touranienne ou la désillusion politique :

Ressortissant allemand, Vincent Berger a été affecté en 1908 comme professeur à l'Université de Constantinople où il acquiert une grande notoriété grâce au cours qu'il professait sur "la philosophie de l'action". Chargé, par la suite, d'organiser et de diriger un service de propagande pour le compte de l'Allemagne, il se désolidarise très vite de la politique de la Wilhelmstrasse. Au lieu d'appuyer le nouveau sultan Méhemet V qui rêvait de régénérer le Califat, Vincent Berger, séduit par l'idéologie touranienne (nationaliste) des Jeunes-Turcs et par la personnalité hors du commun du général Enver-Pacha, devient le conseiller de ce dernier auprès de qui il trouve autorité et considération. Il entreprend alors de rallier à la cause d'Enver-Pacha tous les peuples turcs depuis "Andrinople jusqu'aux oasis chinoises" afin de fonder l'empire jeune turc avec comme capitale Samarkand. A l'instar de Lawrence qui a joué la carte du pan-arabisme, Vincent Berger joue celle du nationalisme turc et trouve dans cette cause sa nouvelle patrie : "La patrie d'un homme qui peut choisir, disait-il avec imprudente ironie, c'est où viennent les plus vastes nuages...". (P.648).

Néanmoins, en parcourant l'Asie centrale et en discutant avec les chefs des tribus afghans, il découvre que leur foi dans le touranisme est extrêmement faible, sinon inexistante (P.649). Mais la grande désillusion se produira plus tard à Ghazni où un fou le roua de coups. Ce geste absurde vient dessiller les yeux du narrateur et rompre le charme qu'exerçait sur lui le touranisme : "tout à coup la vérité était là, abrupte : le Touran qui animait les passions turques /.../ le Touran n'existait pas".(P.650) L'ambition du narrateur de modifier le tracé des

frontières de l'Asie centrale, de créer un nouvel Etat-Nation se heurte au refus obstiné et incompréhensible de ces contrées dont le fou semble traduire la volonté secrète.

La mésaventure de Ghazni donne le coup de grâce au projet politique de Berger et lui révèle le danger de la cristallisation idéologique car, comme dit le narrateur : "on ne voit pas plus un pays où s'incarne un mythe auquel on croit qu'on ne voit une femme qu'on aime" (P.651). Effondré, gravement malade, Vincent Berger regagne l'Europe, après avoir cru trouver sa vocation dans l'action politique. Sa maladie est l'expression de sa défaite et de sa désillusion idéologique. (P.652)

Goldmann a vu dans cette évocation du touranisme la "transposition de la situation contemporaine". Selon lui, "il faut bien entendu lire Russie pour Turquie, gouvernement tsariste pour Abdulhamid /.../ communisme pour touranisme et enfin probablement Staline pour Enver - Pacha"¹³. Un tel décodage nous paraît quelque peu forcé car le contexte politique de la Turquie de 1908 n'a rien à voir avec celui de la Russie de 1917 et encore moins avec l'Union soviétique à l'époque stalinienne. Le propos du narrateur est plus général. Par le biais de cette expérience violente des limites qui se déroule loin de l'Europe, il dénonce ce qu'il y a de factice et d'insensé dans les constructions idéologiques. A ces mythes dangereux qui intoxiquent et aliènent, il oppose la vie concrète découverte par Vincent Berger, lors de son retour en Europe.

b - Le retour en Europe ou la découverte de l'homme fondamental :

Après un séjour de six ans en Asie, Vincent Berger en route vers Strasbourg, fait escale à Marseille. Et c'est là qu'il va faire une découverte capitale qui va bouleverser sa vie et sa pensée. La mémoire bruissant encore des souvenirs des chevauchées dans le désert des Senoussi et des haltes dans les oasis, il a d'abord beaucoup de mal à s'adapter à la grande foule anonyme de la ville européenne. Il est également incommodé par "le déhanchement des femmes dans leurs robes collantes" (P.554) et par la vue de leur visage découvert. Mais très vite mêlé à cette foule dont il scrute le visage, Vincent Berger ne tarde pas à changer de point de vue : "Et pourtant, l'absence du voile musulman, l'apparition des visages donnaient à l'Europe une douloureuse pureté. Ce qui marquait ces faces n'était pas la nudité mais le travail, l'inquiétude, le rire- la vie. Dévoilées. (p. 654). Ceci prélude à la métamorphose du spectacle de la vie quotidienne en une apparition miraculeuse. En effet, sous le regard émerveillé du héros, les gestes les plus anodins de la foule se chargent d'un sens inouï, "venu du plus profond de l'être". Pour mettre en valeur ce que soir de Marseille a de singulier et d'emblématique, le narrateur opère un déplacement dans l'espace et dans le temps à la suite duquel les gestes quotidiens, opposés au néant et au mouvement irréversible du temps, acquièrent une valeur à la fois héroïque et sacré : "Jeté à quelque rive de néant ou d'éternité, il en contemplait la confuse coulée (...) A travers la musique et l'odeur du pain chaud, des ménagères se hâtaient, un filet sous les bras ; un marchand de couleurs posait ses volets arlequins où s'attardait un dernier rayon, la sirène d'un paquebot appelait (...) Sur la terre, vers la fin du second millénaire de l'ère chrétienne". (P.654-655).

¹³ Goldmann, op.cit., p. 255 - 256.

La geste quotidienne¹⁴ prend ainsi le pas sur la geste historique dont elle semble comme l'accusation. Elle prépare ce grand procès de l'histoire et des frontières mené à travers l'épisode de la Vistule.

c - L'attaque au gaz sur la Vistule :

C'est sans doute l'épisode le plus violent mais aussi le plus fraternel de tout le roman, celui où se manifeste avec le plus d'éclat l'humanisme sans frontières de l'auteur.

Vincent Berger qui est rentré à Strasbourg en 1914 est aussitôt mobilisé et affecté à une école d'officiers. A sa demande, il est envoyé sur le front oriental. Ce choix est dicté par sa volonté de ne pas se battre contre la France à laquelle il est redevable d'une grande partie de sa culture : " (...) dans le domaine de l'art et de la pensée, la France et l'Allemagne lui étaient toutes deux nécessaires ; la Russie lui était indifférente" (P.695-696). La France faisant partie intégrante de son univers spirituel, il ne peut la combattre sans se renier. Aussi préfère-t-il se battre sur le front oriental, croyant ne rien avoir de commun avec les Russes.

Nommé à la Coordination des Renseignements, il est chargé le 11 juin 1915 de la sécurité du professeur Hoffmann, l'inventeur, des gaz de combat. Avant que ne commence l'attaque, Vincent Berger écoute dans un silence réprobateur - les développements du professeur sur la puissance et les qualités de l'arme chimique qu'il tient - O paradoxe - pour "le moyen de combat le plus humain" (P.707). Quand ils gagnent le front, Berger est surpris par la beauté de la nature qui semble ignorer les tranchées et les barbelés (P.720). Mais très vite l'émission des gaz de combat va transformer ce paysage champêtre en une vision cauchemardesque. Surpris par cette nappe de brouillard qui glisse sur un kilomètre de large et qui dissimule peut-être une offensive allemande, les Russes tirent. Mais rien ne peut arrêter la nappe ".../ qui poussait avec indifférence sa marche de fléau" (P.723). La première victime est un cheval qui hennit la tête dressée "comme hurlent les chiens." (P.721). Quand Vincent Berger va inspecter les tranchées, il découvre un paysage dévasté, "un morceau d'hiver sous le ciel rayonnant" (P.724). Il voit la vie végétale, animale et humaine se convulser, mourir et se putréfier. Tout autour de lui, il entend la course folle des soldats et "le hurlement de l'extrême souffrance qui finit en miaulement" (P.736). C'est alors que se produit l'événement imprévisible qui est une mise en cause de la guerre et des frontières. Faisant fi des ordres qu'ils ont reçus, à savoir l'occupation des positions russes, les soldats allemands, horrifiés par cette mort inhumaine, et répondant à l'appel irrésistible de "l'instinct fraternel", se jettent sur les corps des gazés qu'ils emportent vers les ambulances de réanimation : au cauchemar du brouillard meurtrier répond la vision non moins fantastique de la fraternité retrouvée : "La forme blanche avança un peu. Quelle inexplicable marche : un homme de deux mètres au tout petit buste presque horizontal. Il s'arrêta, tomba. Il y en avait un autre avec lui". (P.726) Mais malgré les difficultés qu'ils trouvent à transporter des corps presque inertes, "Les soldats verts rechargèrent ceux à tache blanche sur leurs épaules et leur cortège clopinant s'engouffra dans le passage entre les fils". (P.727). Cet élan de pitié et de fraternité est si puissant que le commandant Berger lui-même ne peut pas résister à la tentation de porter secours aux soldats russes : "Berger se jeta sur le premier, s'arc-bouta dans les ronces molles et se releva avec lui" (P.737). Et quoiqu'il soit sûr que l'homme était mort, il s'obstine à vouloir le transporter hors

¹⁴ La redécouverte du monde quotidien après l'expérience du danger n'est pas seulement un thème récurrent mais un schème narratif qui régit bon nombre de récits comme l'expédition d'Aden et le retour de Kassner dans le Temps du Mépris. A ce sujet Malraux écrit dans les *Antimémoires* ; "C'est là que j'ai rencontré pour la première fois l'expérience du "retour sur la terre" qui a joué dans ma vie un grand rôle et que j'ai plusieurs fois tenté de transmettre". P. 74

de la zone gazée car ce "cadavre fraternel le protégeait contre tout ce qu'il fuyait" (P.737), c'est à dire contre l'inhumain.

Dans cette expérience de la violence sans limites, de l'horreur érigée en système de combat, l'homme trouve encore au fond de lui-même, dans la mémoire obscure de l'espèce suffisamment de ressources pour répondre au fléau, pour se défendre contre "l'esprit du Mal" (P.736). Est-ce la pitié ? Non ; Berger a en effet beaucoup de mal à reconnaître dans le sentiment qui s'est emparé de lui cette vertu-là : "La pitié ? pensa-t-il confusément /.../ Il s'agissait d'un élan bien autrement fraternel où l'angoisse et la fraternité se rejoignent inextricablement, d'un élan venu de très loin dans le temps". (p. 742) A ce sentiment de fraternité et de solidarité humaine face au mal absolu, Malraux attribue dans *Le Miroir des Limbes* une profondeur irrationnelle qu'il met en parallèle avec celle du sacré : "Comme le sacré, la fraternité nous échappe dès que nous pressentons son irrationnel des cavernes". (p. 910)

Il est très significatif, ici, que ce soit les hommes simples qui donnent l'exemple et montrent à l'officier, par delà des conflits meurtriers et des frontières qui séparent, la voie de l'universel mais aussi celle de la vérité ; car dès qu'il a ressenti les premiers symptômes de l'intoxication, Berger avant de s'évanouir met en cause l'histoire qui lui apparaît brusquement comme une "monstrueuse imposture" et regrette d'avoir manqué l'essentiel : "Mais qu'est-ce que l'homme venait donc faire sur la terre ! O flamboyante absurdité ! /.../ Il était possédé d'une évidence fulgurante aussi péremptoire que ce sifflement ténu dans sa gorge : le sens de la vie était le bonheur, et il s'était occupé, crétin, d'autre chose que d'être heureux". (p. 743) Il ne s'agit pas là d'une simple réaction psychologique, mais d'une révélation aussi importante que les expériences vécues par Berger à Ghazni et à Marseille : elles tournent toutes autour de la nécessité de s'arracher à la fascination de l'histoire et de mettre en sourdine le bruit et la fureur de la guerre afin d'accéder à une vision plus sereine et plus fraternelle, en profonde harmonie avec les besoins fondamentaux des hommes et avec le cosmos. C'est cela que la narrateur appelle "bonheur".

L'expérience du fils qui encadre avec ses deux épisodes du camp de Chartres et de la fosse à char, l'aventure du père prolonge cette dernière, la renforce mais aussi la mène à son accomplissement en conférant à la vie quotidienne non seulement une valeur héroïque mais aussi une dimension sacrée. Il est en effet très significatif que l'écrivain agnostique ait jugé indispensable de clore son roman sur cette phrase lourde de sens :

"Ainsi, peut-être, Dieu regarda le premier homme" (p. 767).

Le colloque de l'Altenburg organisé en 1931 par le grand oncle du narrateur, Walter Berger, autour de la question suivante : "Existe-t-il une donnée sur quoi puisse se fonder la notion d'homme ?" vient éclairer d'un jour nouveau ces différentes expériences des limites et conforter la conception de l'homme fondamental découverte par le narrateur et par son père. En effet, à la thèse hégélienne de la culture universelle comme domaine où "le grand artiste [...] établit l'identité éternelle de l'homme avec lui-même" (p.672) défendue par le Comte Rabaud, et à la thèse spenglerienne des cultures fermées et intransmissibles développée par l'anthropologue Möllberg, Walter Berger oppose sa propre conception qui repose sur "la permanence de l'homme dans le fondamental", c'est-à-dire dans l'effort que tout homme fournit, abstraction faite de son appartenance ethnique et culturelle, pour se défendre contre le fléau qui s'abat sur lui, et dans sa quête obstinée de bonheur. C'est cet homme fondamental qui a traversé les périodes les plus cruelles de l'histoire sans jamais désespérer du genre humain,

que le narrateur élève au rang d'un personnage exemplaire, supérieur à l'homme d'action et à l'intellectuel : "J'ai cru connaître plus que ma culture parce que j'avais rencontré les foules militantes d'une foi religieuse ou politique ; je sais maintenant qu'un intellectuel n'est pas seulement celui à qui les livres sont nécessaires, mais tout homme dont une idée, si élémentaire soit-elle, engage et ordonne la vie. Ceux qui m'entourent, eux, vivent au jour le jour depuis des millénaires" (P.628-629) écrit le narrateur, dans le camp de Chartres, annonçant ainsi l'une des idées maîtresses de l'oncle Walter, idée qui est étayée tant par l'expérience du père que par celle du fils.

Les expériences des limites relatées dans *Les Noyers de l'Altenburg* sont si importantes dans la vie intellectuelle et morale de l'auteur qu'elles finiront, pour la plupart d'entre elles, par trouver leur chemin vers l'oeuvre autobiographique où elles fournissent au mémorialiste des sujets de méditation sur "la région cruciale de l'âme, où le Mal absolu s'oppose à la fraternité" (P.838).

Largement citées, réécrites ou simplement évoquées, ces expériences acquièrent la puissance envoûtante des mythes. C'est en particulier le cas de l'attaque au gaz sur la Vistule dont l'auteur dit dans *Le Miroir des limbes* : "Cette attaque exerce sur moi la trouble et puissante action des grands mythes de la révolte depuis Antigone" (p. 838).

A travers les différentes expériences vécues par le narrateur et son père, l'auteur, faisant preuve d'une grande lucidité et d'un grand sens de l'humain, trace les limites de l'idéologie, de l'action historique et de la culture occidentale auxquelles il oppose respectivement la fraternité, la patience et la quotidienneté remarquablement assumées par "l'humanité fondamentale"¹⁵ (14).

Cette condamnation de l'histoire et des conflits qu'elle suscite se fait au moment même où l'autre s'apprête à s'engager dans la Résistance sous le nom combien prémonitoire du Colonel Berger. Il combattra les Allemands sans haine, car il aime penser qu'"au fond de l'ennemi, il y a aussi la miséricorde" (P.839).

Moncef KHEMIRI
Faculté des Lettres de la Manouba
Université de Tunis I
TUNISIE

¹⁵ Annotant le livre de G.Picon, Malraux écrit au sujet de « l'humanité fondamentale » : "Dans ce livre (*Les Noyers de l'Altenburg*), elle est avant tout, l'énigme fondamentale". *Malraux par lui-même*, seuil 1953, P. 46